

JEAN-PAX MÉFRET

Un flic chez les voyous

Le commissaire Blémant



**Deux tueurs ou
une mitrailleuse**

Mme Antonia Blémant
l'égèrement blémant
au bat.

MARSEILLE - Une enquête de notre envoyé sp
Abattu au volant de sa Mercedes par les tue
LE FILS DU BATONNIER
N'A PAS ÉCHAPPÉ.

**Une carrière
mouvmentée**

**Les «affaires»
mystérieuses de
M. Robert**

Pygmalion

Extrait de la publication

UN FLIC
CHEZ LES VOYOUS

Le commissaire Blémant

DU MÊME AUTEUR

JUSQU'AU BOUT DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE
Bastien-Thiry

•

UNE SALE AFFAIRE
*Markovic, Marcantoni, Delon,
Pompidou et les autres*

•

1962, L'ÉTÉ DU MALHEUR

JEAN-PAX MÉFRET

UN FLIC
CHEZ LES VOYOUS

Le commissaire Blémant



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2009, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0179-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père, Noël-Ange Méfret,
né et revenu mourir à Marseille,
agent secret de l'OSS, X 2 branch,
pendant la Seconde Guerre mondiale.*

Un contrat.

Vers 19 heures.

Entre chien et loup.

L'homme a été tué le 5 mai 1965 sur la route départementale 15, entre Pélissanne et Lançon, à une quarantaine de kilomètres de Marseille. Deux rafales sèches de pistolet-mitrailleur MAT 49 tirées d'une voiture qui doublait sa Mercedes, achetée la veille. Il est mort sur le coup, touché de quatre balles dont deux à la tête. Son torse a basculé sur le volant de la berline blanche qui s'est immobilisée, Klaxon hurlant, contre un remblai surplombant les champs de vignes.

Puis ce fut le silence sous un ciel pourpre, dans un parfum de garrigue. Le calme feutré qui enveloppe le crépuscule de la campagne provençale. Près du corps sans vie, une femme pleurait, l'oreille gauche ensanglantée par une blessure qu'elle n'avait pas remarquée. L'épouse de la victime. Miraculeusement épargnée par la mort.

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS

Moins d'une heure plus tard, alors que les tueurs avaient rejoint leurs bars d'attache et que les gendarmes et la brigade criminelle parvenaient sur les lieux du meurtre, un homme à la démarche chaloupée montait les marches du *Méditerranée*, le night-club de Barthélemy Guerini, sur le vieux port de Marseille. Accoudé au comptoir, une cigarette au coin des lèvres, Mémé le regarda s'approcher avec l'œil noir d'un paysan de Calenzana qui voit arriver un oiseau prédateur au-dessus de son champ.

Le message fut bref. Quelques mots en langue corse chuchotés à l'oreille du visage fermé du parrain qui tira une longue bouffée de fumée grise, repoussa délicatement le Pastis placé devant lui et quitta le coin du bar en grognant : « *Disgrazia ! C'u sta cagata, annu fa tumbà tutta a famiglia !* »

« Malheur ! Avec cette bêtise, ils vont faire tuer toute la famille ! »

À Lille, avec les Services Spéciaux

L'Allemand est assis sur une chaise basse placée au centre de la pièce obscure de la Brigade de Surveillance du Territoire de Lille. Sa silhouette massive se découpe, effondrée, dans la pénombre. Ce n'est plus l'homme d'il y a deux jours, qui voulait impressionner les soldats français par sa parenté avec Göring¹, l'homme suffisant et sûr de lui qui tentait d'en imposer par sa prestance désinvolte et martelait le sol du talon de ses surprenantes chaussures jaune vif. Soixante-douze heures d'interrogatoires intensifs l'ont vidé de toute énergie. Une baudruche flasque aux vêtements fripés, aux traits tirés et à la barbe naissante. Tête baissée, il observe par-dessous ses paupières en berne la messe basse de l'officier français du 5^e Bureau et du commissaire du contre-espionnage aux yeux bleus chargés de menaces. Les deux hommes chuchotent sur le pas de la porte, sans perdre

1. Ministre de l'Air du Reich et ami personnel d'Hitler.

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS

un seul de ses mouvements. C'est de sa vie qu'il est question.

L'Allemand est un espion installé à Bruxelles sous une couverture commerciale. Ingénieur de profession, il travaille pour l'Abwehr¹ depuis 1933. Il s'était spécialisé dans la formation d'opérateurs radio. Les services français qui le surveillaient de loin ont découvert sa présence et celle d'une femme, signalée elle aussi, dans la liste des passagers du train spécial qui transitait par la France pour rapatrier de Bruxelles à Berlin l'ambassadeur du Reich et son personnel. Négligeant les conventions, ils ont audacieusement stoppé le convoi en gare de Lille. Malgré leur passeport diplomatique qui devait leur assurer l'impunité, l'homme et la femme sont retenus, depuis deux jours, dans les bureaux du contre-espionnage.

En ce mois de mai 1940, l'initiative a surpris. Elle provoque les protestations, suivies de menaces, du plénipotentiaire allemand toujours bloqué dans son train, et qui refuse de partir tant que ses collaborateurs n'auront pas été relâchés. Elle soulève, à Paris, l'incompréhension du ministère français des Affaires étrangères. Il faut dire que la *drôle de guerre* se termine et que la Wehrmacht a commencé son ultime offensive. Le Luxembourg et la Hollande sont tombés, des commandos ont pénétré en Belgique, des terrains d'aviation ont été bombardés, des largages de parachutistes sont signalés. L'armée allemande se rapproche des frontières françaises. Ce n'est qu'une question de jours, voire d'heures, dans les Ardennes et sur la Meuse. Pourtant, sans tenir compte de cette défaite annoncée, les officiers du SR de Lille, le

1. Services de renseignements et de contre-espionnage de l'armée allemande.

lieutenant-colonel Robert-Dumas et le lieutenant Rigaud ainsi que le capitaine Paillole qui vient de les rejoindre, continuent, avec l'aide des policiers de la Brigade de Surveillance du Territoire, la mission qui leur a été assignée. Ils sont parfaitement conscients du côté dérisoire de leur action, mais ces chasseurs d'espions qui ont trouvé leurs proies renâclent à les laisser partir. Ils veulent savoir.

Gertrud Beckmann, la blonde Allemande aux yeux bleus, parle pour ne rien dire. Elle occupait les fonctions de secrétaire à l'ambassade d'Allemagne de Bruxelles et gérait les informateurs. Elle connaît beaucoup de choses, mais elle ne livre que les agents qui ont déjà quitté la Belgique. Elle cache l'identité de ceux qui sont toujours en place. Les Français le savent d'autant mieux qu'un de leurs agents doubles, infiltré dans les services de renseignements allemands, est encore à Bruxelles. La belle espionne qui le connaît forcément, n'a pas cité son nom. Sourire aux lèvres, elle résiste, depuis trois jours, aux questions des militaires et des policiers. Son collègue masculin est plus loquace. Il s'appelle Hermann Brandl, il a quarante-trois ans¹ et travaillait à Bruxelles sous son pseudo : Otto. Après une première audition par les officiers, il a été confié à Robert Blémant, commissaire de vingt-huit ans, connu pour mener des interrogatoires... moins conventionnels.

Ça fait huit mois que Blémant a retrouvé Lille où il a déjà servi, en mars 1935, inspecteur stagiaire de vingt-quatre ans affecté à la 2^e Brigade mobile, les fameuses « brigades du tigre », créées² en 1907 par le président du Conseil et ministre de l'Intérieur Georges Clemenceau.

1. Né en 1896, en Bavière.

2. À l'initiative de Lucien Hennion.

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS

Sa première fiche de carrière ¹ présente Blémant, Robert, Léon, Arthur, né le 13 mars 1911 à Valenciennes, comme un célibataire, libre penseur, entré dans la police, à vingt ans, le 15 décembre 1931 après un emploi de quelques semaines à la mairie de Maubeuge. Blémant venait de terminer, avec le grade de brigadier, un engagement volontaire de deux ans au 4^e Spahi marocain, d'abord, au 6^e Spahi algérien, ensuite. Son dossier relève qu'il est un homme « vigoureux, pratiquant la boxe et l'équitation, gradué en Droit de la faculté de Lille, pratiquant l'idiome nord-africain et titulaire de la médaille du Levant pour six mois passés en Syrie ». Ses facultés reconnues sont « l'intelligence et l'esprit d'initiative ».

Dès ses premiers pas d'« inspecteur provisoire » à Reims, Blémant s'était fait remarquer par des résultats spectaculaires qui lui avaient valu la médaille du Courage et du Dévouement au péril de sa vie. Ses supérieurs considéraient, à juste titre, qu'il possédait les qualités pour « devenir un excellent inspecteur de police mobile ». En 1937, après Reims puis Lille, il fut muté à Marseille ² où il avait traqué les voyous qui y ont la vie belle si l'on se réfère au rapport ³ du contrôleur général Blanc de novembre 1937 : « Les Bouches-du-Rhône sont le réceptacle des bandits de toute envergure qui opèrent et vivent dans une quasi-impunité et y préparent leurs attentats et leurs expéditions dans ce département et les départements voisins. » Reçu au concours de commissaire en février 1938, Robert Blémant espérait rester

1. Établie le 20 novembre 1934 par la Brigade de police mobile de Reims. Archives de Fontainebleau.

2. Du 11 octobre 1937 jusqu'au 21 mars 1938, inspecteur de police spéciale. Du 11 décembre 1938 au 1^{er} juin 1939, commissaire à la 9^e Brigade mobile.

3. AN F7/13985.

dans cette région où il dispose déjà d'informateurs dans le milieu marseillais, toulonnais et niçois. Mais l'administration n'a pas suivi sa demande. Après un passage au commissariat de Fourmies¹, il est revenu à Lille, pas très loin de Valenciennes, sa ville de naissance où son père, Louis, bâtonnier de l'ordre des avocats, avait un moment espéré qu'il prendrait sa succession. Muté au contre-espionnage en qualité de « commissaire spécial », un titre qui semble fait pour lui, Robert Blémant a été formé, à la fois, par la police et les Services Spéciaux de l'Armée qui mènent des actions conjointes contre la cinquième colonne allemande.

Depuis 1934, la Surveillance du Territoire² était le parent pauvre des services de police. Elle ne disposait que de dix-sept fonctionnaires installés dans de modestes locaux du 11, rue des Saussaies. Réactivée et développée par le gouvernement du Front populaire de Léon Blum par décret du 9 mars 1937, la BST totalise désormais cent vingt-huit hommes répartis dans dix brigades en liaison permanente avec le contre-espionnage militaire du 2 bis, de l'avenue de Tourville où officient le commandant Guy Schlessler et le capitaine Paul Paillole. Plus tard, le 11 juillet 1946, Schlessler, devenu général, attestera³ que « Robert Blémant a rendu pendant tout le temps où il a appartenu au Contrôle Général de la Surveillance du Territoire les plus importants services à la Défense nationale. Après avoir, en temps de paix, apporté un précieux et intelligent concours aux services de répression du contre-espionnage, il a, le 10 mai 1940, avant l'entrée des troupes, accompagné le

1. De juin à septembre 1939.

2. Dirigée par le contrôleur général Charles Cotoni.

3. Archives Nationales de Fontainebleau.

général Schlessen en Belgique, et permis l'arrestation de plusieurs centaines d'agents du SR Allemand. »

Blémant n'est pas un tendre. L'espion Hermann Brandl l'a vite compris en voyant arriver cet homme de taille moyenne à la démarche de taureau et au regard de fauve. La courtoisie militaire n'est plus de mise. C'est le flic face au suspect qu'il sait coupable. Blémant a ôté son manteau, sa veste et son chapeau feutre qu'il quitte rarement. Il est en bras de chemise et mastique un sandwich devant l'Allemand déstabilisé par ces méthodes. L'espion n'a pas l'habitude de ce genre de situation. Jusque-là, il avait mené ses petites affaires sans trop craindre de châtimens. Le policier le ramène à la réalité et lui fait comprendre que la mort est au bout du chemin. Brandl en prend subitement conscience. L'attitude de ces hommes qui n'ont pas hésité à l'extraire d'un train diplomatique prouve qu'ils iront jusqu'au bout. Alors, il parle. Il balance les agents qu'il a formés en Belgique depuis sept ans, il fournit des précisions sur les techniques allemandes de radio clandestine.

La prise est bonne. Au fil des feuillets, l'espionnage allemand mis en place en Belgique se dessine. Le SR français prévient aussitôt la Sûreté belge qui arrête à Bruxelles un dénommé Georges Delfanne, alias Masuy, vingt-sept ans, citoyen belge, recruté récemment par Otto Brandl pour localiser les pièces d'artillerie dans la région d'Anvers. Malgré la situation périlleuse de l'autre côté de la frontière où l'armée allemande gagne du terrain et enfonce les forces françaises du général Giraud venues prêter main-forte aux Belges, Blémant et deux inspecteurs se précipitent à Mons pour aller chercher un des opérateurs radio dénoncé par Brandl. Une fouille du domicile du suspect leur permet de récupérer les codes

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS

utilisés par l'Abwehr. L'agent de l'Abwehr a soixante-dix ans. C'est un radio amateur qui nie d'abord, puis avoue, confondu par les déclarations de son chef. Les goûts de luxe de sa jeune épouse javanaise sont la seule explication de sa trahison.

L'argent est le principal mobile du plus grand nombre de ceux qui ont ou vont basculer dans le camp ennemi. C'est pour de l'argent que l'enseigne de vaisseau Marc Aubert, plus jeune officier du bord et fraîchement promu de l'école navale, fournissait à l'Allemagne, depuis l'été 1938, des renseignements d'une extrême importance sur l'escadre de Méditerranée. Aubert voulait « sortir du trottoir » une jeune prostituée dont il était tombé amoureux. Après un procès à huis clos, il a été fusillé, il y a un an, le 6 mars 1939, au fort de Malbousquet, à Toulon.

Le recrutement des agents français au service de l'Allemagne se fait le plus souvent par petites annonces dans la presse française. Des organismes proposent des prêts discrets à des fonctionnaires ou des militaires. Une fois ferrés, les candidats au crédit sont souvent retournés par les spécialistes du renseignement. C'est ainsi qu'un adjudant a vendu aux Allemands les plans du nouveau fusil-mitrailleur français ; qu'un inspecteur de la Surveillance du Territoire du commissariat spécial de Longwy remettait régulièrement à un officier¹ de l'Abwehr tous les dossiers secrets du ministère de l'Intérieur ainsi que les documents internes de la ST ; qu'un officier réserviste d'aviation, sous le couvert d'articles rédigés pour une revue aéronautique suisse, divulguait des études classées « secret défense ».

1. Le colonel Oskar Reile, futur patron de l'Abwehr 3 F sous l'occupation et responsable, après-guerre, des services secrets de la République Fédérale d'Allemagne.

Des industriels, des militaires, des policiers, des fonctionnaires, des journalistes, des hommes politiques espionnent pour l'Allemagne. Agents simples, doubles voire triples se croisent dans les allées de l'ombre. Il n'y a pas que des Allemands d'ailleurs. Dix-huit italiens, chargés de se renseigner sur la défense de la mer du Nord et des Ardennes, ont été arrêtés entre le 15 et le 30 avril par l'action conjointe des services spéciaux français et de la DST.

L'espion Brandl est toujours sur le grill à la Surveillance du Territoire de Lille, mais les pressions augmentent pour le faire libérer. Le 14 mai, après l'ambassadeur allemand et le ministère français des Affaires étrangères, c'est le roi des Belges lui-même qui proteste. L'ambassadeur suisse intervient également auprès du quai d'Orsay. Les officiers du Renseignement sont harcelés. Et leur hiérarchie fait le dos rond. Blémant est furieux. Il le fait savoir aux officiers présents et quitte le bureau sur un claquement de porte sous des regards sidérés par sa désinvolture. Il part marcher dans Lille. Il pleut. C'est un temps de circonstance. À travers la ville, les gens vont tête basse, silencieux et à pas rapides. La guerre se rapproche. Les premiers réfugiés arrivent, porteurs de nouvelles désespérantes. Sous le grand porche de la cathédrale, le commissaire français observe d'un œil froid la formation du cortège de la débâcle.

Dans la salle d'interrogatoire, Brandl continue de parler. Ses indications techniques sont très utiles. D'autres officiers des services secrets, en charge du chiffre, arrivent de Paris pour recueillir les informations livrées par l'agent de l'Abwehr. Ils notent à la hâte les précieux détails sur de petits carnets noirs. Ils savent eux aussi que l'espion ne va pas tarder à être libéré. Cette fois,

c'est le général Gamelin ¹, commandant en chef des armées, qui ordonne de « relâcher immédiatement le citoyen allemand Hermann Brandl et de le reconduire avec civilités ² » jusqu'à son compartiment dans le train diplomatique qui stationne depuis trois jours avec ses passagers en gare de Lille.

Blémant, qui redouble de colère, tente de convaincre le capitaine Paillole.

— OK ! On le relâche. Et c'est moi qui le raccompagne jusqu'à la gare.

Le policier expose son plan. Sur la route, il emboutira le côté droit de la voiture contre un arbre, un poteau ou un mur. Et l'Allemand occupera la place du mort.

— Confiez-le-moi, mon capitaine, souffle Blémant, les dents serrées.

Paillole a de la sympathie pour le jeune commissaire : « Il est direct, ardent, son regard clair peut être aussi bon qu'impitoyable. C'est un homme d'action. Les procédures lui répugnent et les demi-mesures le révoltent ³. » Cependant, l'officier des services spéciaux hésite à jeter Brandl dans les lourdes mains de Blémant. Il sait, bien sûr, que l'espion va reprendre ses activités. Mais, l'ordre vient d'en haut. Discipline militaire. Le capitaine Paul Paillole regrettera « dix fois, cent fois, de n'avoir pas suivi la proposition du commissaire du contre-espionnage ⁴ ». Un mois plus tard, il apprendra que

1. Maurice Gamelin, soixante-huit ans, fut arrêté le 8 septembre 1940 par le gouvernement de Vichy et traduit devant le tribunal de Riom. Déporté en Allemagne en 1942, il fut libéré en 1945. Il est mort en avril 1958.

2. Paul Paillole, *Services spéciaux*, Robert Laffont, 1975.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS

- THOREZ Maurice : 220
THUN, comte de : 128
TORCHIO Ernest : 190
TORTORA André : 154
TROMPETTE Paul : 165-166, 168
TROUILLARD Émilienne : 133
- VALÉRY Paul : 29
VAN DE CASTEELE Jean : 85-86,
118
VANNUCCHI Dante : 201, 203
VEBER Georges, commissaire : 132,
134-135, 244
VENTURI : 174
VENTURI Jean : 230
VENTURI Nick : 166, 174, 230
VENTURINI : 82
VERNEJOU Robert de : 221
- VIAL, colonel : 174-175
VILLAPLANA : 186
VOELKEL Francis Otto : 129-131
VOUNAT Vincent : 223
- WAAG, lieutenant-colonel : 75
WARIN, voir WYBOT Roger
WEIL : 123
WEINBERG Joseph : 79
WEYGAND : 21, 34
WYBOT Roger : 51-52, 70, 88, 93,
111, 113-115, 117-118, 155-156,
180-181, 193-194, 204-205, 210,
212, 218, 244-246
- ZAMPA Gaétan : 62, 239-240, 247,
251
ZAMPA Mathieu : 62, 240
ZENATTI Gilbert : 246
ZIMMER : 152

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01EUCN000190.N001
Dépôt légal : avril 2009